



*Week-end en couple
avec handicap*



Nicolas Richard
**Week-end en couple
avec handicap**

nouvelles

{LES Petits **matins**}

Certaines de ces nouvelles ont été publiées, sous une forme différente,
dans les revues *Rue Saint Ambroise* et *Place aux sens*.

« J'ai bien besoin d'avoir cette femme pour me sauver du ridicule d'en être amoureux. »
Pierre Choderlos de Laclos, *les Liaisons dangereuses*

Merci à Sébastien Doubinsky pour son sacré coup d'œil.

**Direction artistique
et design graphique Labomatic, Paris
Marie-Alice Le Corre et PNL
vus par John Love / Ultralab**

© Les petits matins, 2005
146, bd de Charonne 75020 Paris
ISBN 2-915879-06-0
Diffusion CED

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

8

Le bon fils

C'est Isabelle qui avait insisté pour que nous rendions visite à mes parents. L'idée ne me plaisait pas. Nous n'avions que cinq jours de congé et j'aurais volontiers choisi une destination plus exotique.

– Tu pourrais faire un effort ! Je suis sûre que ce sont des gens adorables.

– Évidemment qu'ils sont adorables, répondis-je. Mais nous pourrions aussi passer quelques jours en amoureux. Pourquoi ne pas rester à Paris ?

Il faisait déjà nuit quand mon père vint nous chercher en voiture à la gare. Le premier soir, Isabelle fut ravie de découvrir la maison où j'avais passé mon adolescence. Elle fut touchée par la gentillesse de mes parents. Leur hospitalité contrastait tant avec l'ironie mauvaise que nous pratiquions au quotidien.

– Nous sommes à votre disposition, mon grand, déclara ma mère pendant le repas.

– Si vous voulez visiter la région, ajouta mon père, la voiture est à vous.

Il avait sorti des cartes routières. Il était prêt à les ouvrir et à les commenter si nous le souhaitions, à les remettre dans le tiroir dans le cas contraire.

— Une escapade tous les quatre, en voiture, ce serait chouette, non ? proposa Isabelle après le fromage.

Je commençai par lever les yeux au ciel, mais me ressaisis immédiatement. Ma réaction n'échappa guère à la vigilance maternelle :

— Qu'est-ce que de jeunes amoureux iraient s'em-bêter avec de vieux croûtons comme nous ? Nous reparlerons de tout cela demain matin. En attendant, vous devez être épuisés. Dès que vous aurez fini de manger, vous n'aurez qu'à monter vous coucher !

Cette injonction, pourtant banalement bienveillante, m'agaça.

— Ils sont formidables ! Je n'ai jamais été aussi bien accueillie. Ils t'adorent, ça se lit dans leurs yeux.

Une fois dans notre chambre — oui, celle de jadis — Isabelle se montra intarissable. Je me déshabillai sans broncher.

— Tu as remarqué, ton père ?

— Remarqué quoi ? maugréai-je.

Il avait fait preuve avec Isabelle d'un tact de gentleman, se gardant de poser la moindre question qui eût pu sembler indiscrete ou trop personnelle. Je ne voulais pas dormir ici. Le piège allait se resserrer. Au téléphone, je m'étais contenté d'indiquer à ma mère

que ma nouvelle *petite amie*, comme elle disait, évoluait à un poste assez élevé dans la même branche que moi, même si nous ne nous croisions jamais dans le cadre du travail. Nous nous étions connus lors de l'une de ces immenses soirées vulgaires, comme savent en organiser les multinationales du divertissement ; le clinquant y était de mise et l'alcool servi à discrétion. Lorsque j'avais annoncé à ma mère que non seulement je lui rendrais visite, mais qu'en plus je viendrais accompagné, j'avais presque entendu le cri de joie qu'elle avait étouffé.

— Tu as remarqué, ta mère ? demanda Isabelle, le lendemain matin.

La tête sous le traversin, je sentis que la nuit n'avait été qu'une parenthèse. Ma fiancée avait hâte de poursuivre, avec la même candeur forcée, la discussion de la veille.

— Pardon ? marmottai-je d'une voix enrouée, les paupières encore closes.

— Cette petite manie amusante...

— Manie ?

— Oui, tu sais, c'est mignon. À chaque fois, juste avant de passer à l'action, ta mère annonce ce qu'elle va faire.

Mignon ? Dans la bouche d'Isabelle, ce terme était bien condescendant. J'ouvris un œil. Postée à la fenêtre, à grand renfort de « ah » et de « oh », Isabelle

s'extasia sur le jardin et les alentours, se déclarant décidée à *recharger les batteries*. À l'observer ainsi, en culotte et tee-shirt long, je nous crus un instant dans un hôtel paisible, loin de tout.

— Une grasse matinée, enfin ! s'exclama-t-elle, comme dans une publicité pour des yaourts nature.

Mais nous n'étions pas loin de tout : dans mon demi-sommeil matinal, je n'avais pu me soustraire aux sons anciens, quoique familiers, de la maison. Mots chuchotés au rez-de-chaussée. Bruits de pas sur la tommette. Le rituel immuable du petit-déjeuner : les bols disposés sur l'épaisse toile cirée, la confiture de prunes et le miel d'acacia sur la table roulante. Le chuintement caractéristique de la porte d'entrée, mon père sortant acheter le pain. Ne manquaient plus que mes sœurs. Je me recroquevillai sous l'édredon.

Isabelle avait hâte que la journée commence. Elle évoqua une promenade champêtre. Elle était pressée de *découvrir les environs*. Pourtant, d'ici quelques jours, Isabelle refuserait de me revoir. Déjà, c'était la fin. Mais je ne le savais pas encore.

— Ça sent le pain grillé, répéta-t-elle. On descend ?

— J'épluche les carottes, ensuite je retourne chercher de quoi préparer une vinaigrette.

Ce fut la première phrase de ma mère que j'entendis ce jour-là. Mes parents se bousculèrent pour venir nous embrasser. Une bise sur chaque joue,

l'un après l'autre. Ce rituel allait se reproduire chaque matin. Ils avaient déjà pris leur petit-déjeuner et en étaient aux préparatifs du repas de midi. Un assortiment de confitures, de pain et de fruits s'offrait à nous.

Avions-nous bien dormi ?

Isabelle s'empressa de répondre par l'affirmative. Quel calme ! Quel jardin ! La veille, elle n'avait pu qu'en deviner les contours, dans l'obscurité. Et la rivière ! Mes parents bourdonnèrent autour de la table, plus enjoués encore que mon amie.

Première résolution : profiter de ces quelques jours pour modérer ma consommation de café.

— Si vous voulez vous reposer, les chaises longues sont dans le garage, proposa ma mère, pendant que je renversais un filet d'eau bouillante dans mon bol, puis sur la toile cirée, et enfin sur mon pantalon.

— Ah, les chaises longues ! fit Isabelle en hochant la tête d'un air entendu, comme si une stratégie commerciale hardie venait de lui être proposée, susceptible de lui faire doubler son chiffre d'affaires.

Ma mère n'avait pas besoin d'autre forme d'encouragement.

— Je vais vous les chercher.

Je protestai. Il n'y avait aucune urgence. Nous pourrions nous-mêmes les installer, plus tard. Mais déjà, ma mère fonçait au garage. Nous la vîmes passer quelques instants plus tard devant la porte du salon, une chaise longue sous chaque bras. Elle les installa

au bord de l'eau, à la lisière du bosquet d'acacias. Je n'avais pas encore réussi à ouvrir mon sachet de thé jaune pisseux qu'elle était déjà de retour, fringante, de nouveau à notre disposition.

— Là-bas, vous serez tranquilles, décréta ma mère. Personne ne viendra vous ennuyer.

Nous ennuyer ? Je fronçai les sourcils. Nous ne connaissions personne, ici. Et la route était peu fréquentée. Qui donc risquait de troubler notre tranquillité ?

La première journée ne fut pas aussi catastrophique que je l'avais craint. Nous empruntâmes la voiture. Isabelle trouva le bourg sensationnel. Elle insista pour que nous pussions la porte de l'unique agence immobilière. Elle s'esclaffa, presque moqueuse, en lisant les tarifs à haute voix. Elle demanda à voir la « ferme de pays, grange, nbreuses dépendances + 8 hectares de terrain, prés, étang, bois ». Coup de chance, les visites n'étaient possibles qu'à partir du lendemain.

Le silence était pour Isabelle et moi un compagnon plaisant. Nous n'éprouvions pas le besoin de parler sans interruption. Nous considérions tacitement les plages sans paroles comme de brefs passages à vide nécessaires ; des parenthèses utiles. Nous nous perdions dans nos pensées, rêvions, lisions, ou parfois, simplement,

somnolions. Mes parents, qui paraissaient toujours de bonne humeur, se sentaient pour ainsi dire *agressés* par notre mutisme.

Pour ne pas m'exposer trop aux radiations télévisuelles, et aussi pour aider ma mère, j'entrepris d'arroser les géraniums, dans le garage aménagé. Comme prévu, la tâche se révéla répétitive et dépourvue d'intérêt. J'aspergeai chaussures, chaussettes et bas de pantalon. En apercevant la mare sous la porte du garage, mon père crut à un dégât des eaux. L'inquiétude sur son visage se métamorphosa en un rire gai quand il réalisa que certaines tâches simples me posaient toujours autant de difficultés. Cela faisait si longtemps que je ne m'étais pas fait traiter d'*empoté* ! À la vue de sa figure enjouée, je souris à mon tour.

Le deuxième soir, lorsque nous nous retrouvâmes tous les deux dans notre chambre, Isabelle me fit part de ses réflexions :

— Ses tics sont sans importance, mais à force...

— Ses tics ?

— Oui, ta mère. « Je vais déplacer les chaises longues, pour qu'elles restent à l'ombre. Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Ce fut moins le fait qu'elle citât une phrase de ma mère que la pointe de méchanceté qu'elle y insuffla, les lèvres tordues en un rictus mauvais...

– Nous allons passer tous les repas avec eux ?
demanda-t-elle en dégrafant son soutien-gorge.

Je haussai les épaules. Je n'avais pas de réponse à cette question surprenante. En m'endormant, je repensai au sourire amusé sur le visage de mon père.

Au matin du troisième jour, je m'étirais paisiblement quand Isabelle décocha sans préambule son diagnostic :

– « Commentaire systématique de ses propres actes. » « Sollicitation agressive de l'avis de l'entourage. »

Le réveil était pour moi une phase transitoire pendant laquelle il convenait avant tout d'éviter les à-coups. Bâiller, s'étirer, s'assurer que les membres fonctionnaient encore, telles étaient les priorités. Le reste pouvait bien attendre.

– « Je vais commencer par éplucher les carottes, qu'est-ce que tu en penses ? »

Même mine tordue, même menton en avant, visant à se moquer de ma génitrice. Je brandis les deux mains devant moi, comme pour me protéger du choc inéluctable d'un train de marchandises lancé à grande vitesse.

– Pourtant, elle a plein de qualités, reprit Isabelle. Elle est débordante d'énergie. Empressée, attentive. Mais j'ai senti qu'elle entraînait dans mon cerveau pour faire le gendarme.

L'assaut était trop matinal, trop déloyal, trop hargneux. Je me contentai de bâiller avec gourmandise.

– Je ne descends pas, décréta Isabelle.

N'étant pas d'humeur à parlementer, je gagnai seul la table du petit-déjeuner. L'escalier en pin, dont la troisième et la septième marche craquaient, évoquait l'arrivée sur une scène de théâtre. Quittant les coulisses, on se présentait sous le feu des projecteurs. Mes parents étaient là. Ils nous attendaient.

– Isabelle fait la grasse matinée, mentis-je.

Mon père avait retrouvé une vieille photographie de ses frères et lui. Sur le cliché, il devait avoir une vingtaine d'années.

– On a fait quelques coups pendables, dit-il, malicieux.

En grignotant une tartine moelleuse, je le suppliai de m'en dire davantage. J'eus droit à quelques anecdotes mémorables. J'ignorais, par exemple, que ma mère avait d'abord été la fiancée du frère aîné de mon père.

– Je vais porter à Isabelle son petit-déjeuner au lit, annonçai-je sur le même ton débonnaire que mon père.

Ma mère courut chercher un plateau. Mon père s'empressa de verser le café dans une tasse. Il disposa la confiture maison et le pain au son autour d'une serviette immaculée. Si je n'avais protesté, il aurait beurré les tartines.

Isabelle ne quitta pas la chambre de la matinée. J'empruntai une vieille paire de tennis et un pantalon de survêtement oubliés par le mari de ma sœur aînée. J'entrepris une brève course à pied en forêt. Je n'avais pas couru depuis des années. Finalement, mon adolescence avait été paisible, dans cette maison. Le lycée, le sport, les chahuts avec mes sœurs. Tout en procédant à quelques vagues assouplissements, j'écoutais le chant d'un rouge-gorge. Plus tard, dans la baignoire, je chantonai la mélodie entêtante et fluette du volatile.

— Je te préviens, je ne descends pas déjeuner avec eux.

Comme un ciel de montagne se couvrant rapidement, j'assistais à l'amoncellement de nuages de plus en plus menaçants. Il me fallut mentir de nouveau :

— Isabelle est un peu barbouillée.

Le troisième soir, je sentais déjà les bienfaits de la course à pied. Mon père venait de me battre aux échecs. Nous referions une partie le lendemain. Au prétexte de terminer un roman d'espionnage trouvé sur place, Isabelle refusa de dîner avec nous.

— C'est du terrorisme mental, déclara-t-elle lorsque je la rejoignis. Je comprends pourquoi tu es parti de chez toi à quinze ans.

— Dix-sept et demi, rectifiai-je, avec un flegme qui eut le don de l'énervé.

À la lueur de la lampe de chevet, sa nuque et son dos se crispaient à vue d'œil.

— Écoute, Isabelle, finis-je par dire. Oui, ma mère a des défauts. Elle n'est tout de même pas la seule au monde dans ce cas... Si nous profitons quand même de ces quelques jours pour souffler ? Nous sommes ici pour nous reposer, et...

— Souffler ? mugit-elle, hors d'elle. Nous *reposer* ? Mais comment veux-tu, dans ce climat ? Tu te rends compte ? Tu es complètement complice de leur micmac !

Au matin du quatrième jour, après des tractations pénibles, je réussis à convaincre Isabelle de descendre prendre son petit-déjeuner avec moi.

Nous étions encore en haut de l'escalier quand la voix de ma mère parvint à nos oreilles :

— Dès que j'aurai fini de débarrasser, je prendrai ma douche. Ensuite, je m'occuperai des courses. Ah ! Les voilà ! Vous avez envie de manger quelque chose de particulier à midi ? Ou ce soir ?

— Je te préviens, siffla Isabelle entre ses dents, je ne vais pas tenir longtemps.

Mes parents se tenaient l'un derrière l'autre, en une drôle de file d'attente, pour nous coller une bise sur chaque joue. Ma mère était solidement campée sur ses deux pieds, attendant une réponse à sa question. Faute de parade plus inspirée, j'optai pour un haussement d'épaules. Ce geste vague, destiné simultanément

à ma compagne et à ma mère, visait à apaiser la première, tout en signalant à la seconde que non, nous n'avions pas de souhait particulier en matière culinaire, mais que, peut-être, nous pourrions aborder le sujet plus tard, après une première tasse de café, si, d'ici quelques minutes, la question conservait encore le même caractère d'urgence.

Que je ne réponde pas à sa question fut pour ma mère à la fois déstabilisant et insultant.

Isabelle retourna vite dans la chambre. Elle ne la quitta pas de la matinée. Je mourais d'envie de commencer une nouvelle partie d'échecs avec mon père. Je serais bien retourné également en forêt. Mais impossible de laisser Isabelle seule. Après avoir bredouillé des excuses misérables, je montai la rejoindre.

— Ils ont toujours été comme ça ? attaquait-elle, exaspérée.

Depuis le rez-de-chaussée, ma mère nous demandait pour la seconde fois si nous avions envie de manger quelque chose de particulier à midi, ou bien ce soir.

— Ils annoncent que ça va se refroidir. Je vous mets une couverture de plus pour la nuit ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

Isabelle se crispa. Nous restâmes silencieux. Ma mère, provisoirement, abandonna la partie.

La forme physique de mes parents contrastait avec notre mauvais état de santé général. Ils avaient

une bonne hygiène de vie, leur alimentation était saine, ils passaient du temps en plein air, faisaient de longues nuits de sommeil, ne buvaient presque pas.

Isabelle, mâchoires crispées, était assise, droite au milieu du lit. Tournant la tête pour apercevoir, par la fenêtre, un coin de ciel, elle s'était enfermée dans un mutisme obtus.

Après un déjeuner qu'Isabelle vécut comme une torture, qu'elle classerait ultérieurement parmi les « moments les plus pénibles de sa vie », elle me *convoqua* – comment dire cela autrement ? – une fois de plus dans la chambre.

— Je refuse de me prêter une seconde de plus à cette mascarade. Tu m'entends ?

— Mascarade ?

— Ces fausses discussions ! Ce papotage ! Ces repas, bon sang ! Tu es aveugle, sourd et abruti, ou quoi ?

Première fois qu'Isabelle m'insultait.

Mon père installa la petite table de jardin sur la terrasse, entre le barbecue et la haie. La partie d'échecs réserva plusieurs rebondissements improbables. Jouer ? Cela ne m'arrivait plus. Lorsque je ne travaillais pas, je me retrouvais irrémédiablement dans les bars en compagnie de collègues. Et le cycle se déroulait : réveil difficile, café, boulot, bar, etc. Quel plaisir que de pousser des figurines de bois au socle feutré !

L'après-midi, mon père raconta combien les microclimats différaient entre l'une et l'autre rive du

ruisseau sinueux qui bordait le jardin. Les pêcheurs, chasseurs et autres amateurs de champignons tiraient parti d'un phénomène que les climatologues n'expliquaient qu'imparfaitement.

En rejoignant ma fiancée dans la chambre, j'eus droit à un exposé d'une autre nature :

— Ça leur fiche la trouille, le silence.

Elle se lança dans un long monologue. Isabelle avait structuré son grief comme pour une présentation à ses commerciaux. Trois types d'*automatismes rédbibitoires* (*sic*) étaient reprochés à l'accusée : 1. le « commentaire de ses propres actes ». 2. la « sollicitation intempestive de l'avis d'autrui ». 3. la « guerre systématique au silence ».

Il fallait éviter que la situation ne dégénère. Si ce séjour se terminait mal, mon père resterait abattu. Il s'enfermerait dans son atelier et pleurerait certainement dans son coin, comme au cours des deux semaines qui avaient suivi le décès de son frère.

J'en étais là de mes réflexions quand je fis cette singulière constatation : les travers de mes parents, tels que repérés et inventoriés avec tant de minutie par Isabelle, se retrouvaient dans mon comportement. Ils existaient à l'état latent, comme un virus aux aguets. Les *tics* de mes géniteurs se lovaient en moi. Le ver était dans le fruit, aurait dit ma mère. En présence de mes parents, la perspective d'un moment de silence me mettait mal à l'aise. Plutôt répéter une banalité

inutile que d'entendre les raclements de gorge embarrassés d'une conversation mourante.

— Je vais peut-être faire une sieste, Isabelle, qu'est-ce que tu en penses ?

J'avais dit cela sans réfléchir. Je voulais seulement m'assoupir, céder à la douce torpeur ambiante. La grimace qu'elle me servit en guise de réponse me rappela à l'ordre.

— Qu'est-ce que j'en *pense* ? répéta-t-elle lentement, en détachant chaque syllabe. Tu me demandes, à moi, ce que j'en pense ?

Je me mordis les lèvres. Trop tard. Elle avait ponctué sa question d'un regard méprisant. C'était comme si un autre s'éveillait en moi, pour remplacer celui qu'Isabelle croyait connaître. Le compagnon intrépide à la carrière en dents de scie se métamorphosait sous ses yeux en un fils docile, insignifiant.

En milieu d'après-midi, ce quatrième jour, je crus la crise passée. Je vis ma compagne traverser le jardin d'une démarche résolue. Elle entra dans l'atelier de mon père.

Pour éviter le bruit de la télévision, je m'étais à nouveau replié dans le garage, en tête-à-tête avec les géraniums. L'arrosage était de ces activités qui laissent l'esprit libre de vagabonder.

— Je peux te parler cinq minutes, mon grand ? s'enquit ma mère, la voix chevrotante.

Je ne trouvai meilleure parade que celle consistant à écarquiller les yeux, comme pour faire disparaître une poussière invisible.

– Isabelle a raison.

– ...

– Ton père et moi, tu sais, nous... nous sommes désolés, reprit-elle.

Elle secoua la tête, puis me décocha le sourire le plus triste qu'une mère puisse adresser à son fils. Les larmes me montèrent aux yeux. Elle poussa un soupir discret, comme pour s'excuser à l'avance du dérangement.

– Nous vieillissons, ton père et moi. Et puis... nous ne voyons plus grand monde. À part tes deux sœurs et leurs familles, bien sûr. Alors, que veux-tu ? On radote. On ressasse les mêmes choses. C'est vrai, nous avons nos petites habitudes, nos *tics*. Mais ça nous fait tellement plaisir de te voir. Tellement plaisir de *vous* voir tous les deux, d'ailleurs.

Je haussai les épaules, m'apprêtais à intervenir. Ma mère me cloua le bec d'un geste.

– C'est tellement gentil que vous soyez venus nous voir. Je l'aime beaucoup, Isabelle. Elle nous a tout expliqué.

– Expliqué quoi ? articulai-je enfin d'une voix de fausset.

– Eh bien, que vous repartiez tout à l'heure. Elle a parlé à ton père. C'est vrai qu'avec notre télé nous

avons perdu l'habitude du calme. La prochaine fois... si tu préfères, nous vous servirons à manger dans ta chambre...

– Non, non ! m'exclamai-je, sans savoir si c'était contre le repas dans la chambre ou la perspective d'une prochaine fois que je m'insurgeais.

– Nous, ça ne nous dérange pas. D'habitude, nous cassons la croûte sur le pouce. Et puis, je vais arrêter de te demander ton avis sur n'importe quoi. Je reconnais que je dois être barbante, à force, avec mes « qu'est-ce que tu en penses ? ». Le plus amusant, vois-tu, c'est que je ne m'en étais même pas rendu compte. Toutes ces petites manies. En tout cas, c'est promis, je ne t'embêterai plus avec mes questions idiotes.

Ma mère se mordit la lèvre intérieure, mais se ressaisit immédiatement :

– Si votre train est dans une heure, il faut vous dépêcher. Ton père va vous raccompagner à la gare. Pose donc cet arrosoir. Et va aider Isabelle à finir les valises. Elle t'aime, elle aussi.

Je lus dans ses yeux une infinie déception.

– Merci d'être venu nous voir, mon grand. Et excuse-nous encore.

En bon fils docile et insignifiant, je posai l'arrosoir.

Isabelle se montra instantanément de meilleure humeur. Mon père prit nos deux lourdes valises et les plaça en quinconce dans le coffre. Sur le trajet du

retour, ils eurent une discussion animée sur les différentes espèces d'arbres poussant de part et d'autre de la rivière.

Je réussis à retenir mes larmes jusqu'à ce que nous arrivions à la gare.